

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Claude CRIVELLI

Liturgie, Prière, Vie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1979, tome 75, p. 191-200

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Liturgie, Prière, Vie

Il fut une époque de la vie de l'Eglise — phase suffisamment longue pour que nous en subissions encore les effets aujourd'hui — où la manière de gérer la liturgie créait inévitablement une dissociation entre la spiritualité individuelle des chrétiens et les rites liturgiques. Dès le second Moyen Age, en effet, malgré le renouveau spirituel suscité par Grégoire VII ou par les nouveaux ordres religieux, il faut bien reconnaître que la liturgie paroissiale ne se trouve plus guère inspirée par le souci pastoral. A une liturgie, accaparée désormais par les clercs, les fidèles s'associeront par une sensibilité globale, en récitant des patenôtres et en écoutant les polyphonies sacrées. La messe, par exemple, tend à devenir une dévotion parmi d'autres ou plutôt un lieu propice pour « faire ses prières ».

Mais, dira-t-on, cela est du passé ! Nous avons eu Vatican II et ses exigences de « participation active » à l'endroit de ce qui constitue le sommet et la source de l'existence chrétienne ! Les choses ne sont cependant pas aussi simples...

Certes le Concile a marqué une étape importante dans la « reconquête » de la liturgie par le peuple ; et la publication successive des différents rituels a déjà modifié passablement l'attitude des chrétiens vis-à-vis de la liturgie — du moins dans les paroisses où les pasteurs ont réussi à engager un processus d'appropriation des rites par les fidèles. Toutefois, à supposer que se trouvent résolus tous les problèmes de pastorale liturgique — problème de la mentalité du peuple chrétien que plusieurs siècles ont fortement axée sur l'individu, sur l'édification d'une « vie intérieure » presque monadique ; problème du rapport entre la spiritualité, la culture religieuse des élites (toute réforme liturgique en dépend nécessairement) et ce que l'on appelle aujourd'hui la « piété populaire » ;

problème du rapport entre la célébration liturgique et la vie quotidienne des chrétiens, etc. — l'on peut se demander si la liturgie ne reste pas finalement marquée par un **écart**, par une opposition que nous intitulerions volontiers **familiarité / étrangeté**. La fécondité de l'« opus liturgicum », tant au sein de la communauté que dans le cœur de chacun de ses membres, découlerait alors de la tension que l'Esprit maintient entre ces deux pôles. Toute célébration est œuvre à la fois du Christ Tête et de la communauté qu'il rassemble. Certes Dieu ne sauve pas l'homme sans que ce dernier ne participe activement à l'entreprise. N'empêche que c'est Dieu qui prend l'initiative. La prière, qu'elle soit liturgique ou privée, demeure conditionnée par une telle structure. Certains chrétiens éprouvent de la peine à joindre liturgie et prière personnelle : leur difficulté vient peut-être du fait qu'ils voudraient enfermer Dieu dans leur petite prière. L'Hôte que le croyant accueille, c'est Lui qui à la vérité nous reçoit à sa table. Étonnante distribution des rôles dans l'histoire du salut que la liturgie actualise à chaque célébration : si elle se veut chrétienne, notre prière personnelle ne peut qu'entrer dans le jeu. Or ce sont les règles d'un tel jeu que nous allons tenter d'explicitier.

1. Un espace festif et mystérique...

Il nous faudrait redire ici la découverte de la **fête** par notre temps.

- Fête qui **libère du quotidien**, met le quotidien à distance pour le relativiser, laisse entrevoir une manière autre d'exister. La fête ne nous fait certes pas échapper au temps — elle se situe dans le temps — mais elle nous permet de donner une valeur au temps, un sens. Elle nous permet de l'assumer parce qu'il est souvent lourd à porter.
- Fête qui nous **lie aux autres**. Le quotidien avec ses relations superficielles, professionnelles et lucratives tend plutôt à déshumaniser notre vie avec les autres. Or la fête, parce qu'elle est gratuite, permet d'instaurer des relations plus vraies avec les hommes ; elle crée la cohésion dans les groupes ¹.

¹ Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait pas de fraternité possible dans le travail mais que les conditions actuelles du travail (programmation, rapidité...) sont peu favorables à cette dernière.

- Au cœur de la fête, place est faite au **rite**, à la **célébration**, à l'acte symbolique qui donne sens à la fête, et par conséquent à la vie, en faisant signe vers quelque chose d'autre, indicible qu'on ne peut que suggérer (par le symbole précisément). Les exemples abondent : poser une « première » pierre, souffler les bougies d'un gâteau, remettre un cadeau...

La fête renvoie toujours vers un ailleurs, vers un autre. Même si la fête demeure « profane » (elle rompt avec le profane) et même si l'ailleurs est une illusion, une drogue, une fuite de ses responsabilités temporelles.

Or, **pour nous chrétiens**, cet Ailleurs (qui est aussi un déjà là, un ici) nous est révélé comme Royaume et cet Autre (qui est aussi notre frère), nous l'invoquons sous le nom de Christ. Par la foi, nous voici éveillés à cet Ailleurs — Autre qui germe en nous par la puissance de l'Esprit. L'Esprit, en effet, nous conforme à l'Autre, « Homme nouveau, qui a été créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité » (Ep 4, 24). Mais cette conformation, désignée sous divers vocables (« imitatio Christi », « sequela Christi »...) et qui constitue l'enjeu de notre vie chrétienne (il s'agit de christianiser notre existence, de la conformer au Christ pascal), se réalise de manière *mystique* ou *mystérique*. « Elle s'accomplit en posant, dans des signes et symboles de ce monde, la figure de l'être à venir. Car ce qui était visible dans le Christ Jésus se trouve désormais pour nous, depuis sa mort et sa résurrection, dans les **mystères** et **sacrements** de l'Eglise » (Joseph Gelineau). Le terme *mystère* (que les Latins traduisent par « sacramentum ») doit s'entendre au sens des Pères : réalité dont nous participons, qui nous fonde, mais dont nous ne disposons jamais. Le **mystère** est cet Autre qui nous habite, qui est **en nous / plus grand que nous**.

Le chrétien vit les divers aspects du *mystère*. Les Pères parlent en ce sens de « sumbolon » (symbole), d'« ainigma » (énigme), de « skia » (ombre), de « sèmeion » (signe), de « tupos » (type), d'« eikôn » (image), de « species » (figure), de « forma », de « sacramentum », d'« argumentum », etc. « Tout ce qui arrive », écrit Origène, « arrive en mystères ». Le Christ est le mystère fondamental. Mais il y a les mystères dérivés : l'écriture, l'Eglise, le baptême, l'eucharistie, les rites liturgiques... tous fonctionnent à la fois comme révélation et voile de l'Autre. L'existence chrétienne est une *mystagogie* permanente : elle ne cesse, en effet, de

nous initier à la connaissance de la Vérité. L'homme passe dans le monde « à travers des forêts de symboles qui l'observent avec des regards familiers » (Baudelaire).

2. ... où la Parole puisse advenir et susciter une réponse

Mon être-chrétien n'est pas mon œuvre propre, mais l'œuvre d'un Autre en moi ; celle de l'Esprit qui approprie en moi le mystère pascal. Car il ne faut pas oublier le rôle de l'Esprit qui prend du Christ pour nous donner, qui nous introduit dans la Vérité. Il est donc le *mystagogue* par excellence. Par allusion à la formule de l'épiclèse dans la Prière eucharistique, nous pourrions dire que le rôle de l'Esprit est, dans la vie de l'Eglise, *épiclétique* — à tous les niveaux : compréhension des Ecritures, catéchèse, sacrements, vie fraternelle... L'Esprit agit de telle sorte que nous vivions, aujourd'hui et en vérité, du mystère révélé en Christ, que nous soyons les contemporains de Jésus.

Mon être-chrétien est l'œuvre d'un Autre : cet Autre qui est aussi le Corps du Christ. L'œuvre donc de tous ces autres que sont mes frères chrétiens. La vie chrétienne s'enracine dans une **communión**. Aussi le baptême est-il bien un acte d'agrégation à une communauté où, par l'Esprit, le Christ agit en Sauveur. La vie chrétienne est de nature sociale : elle vient de plus loin que moi-même (elle est une « tradition » au sens étymologique ; elle m'est « délivrée » en continuité avec Celui qui a livré sa vie pour les hommes) et elle m'entraîne au-delà de moi-même, vers l'Oméga de toutes choses.

Ainsi l'existence chrétienne ne se développe pas de façon stoïcienne, autarcique. Ce qui ne signifie pas bien sûr abolition de l'individu ni de l'intériorité, mais simplement que le chrétien se reçoit d'un Autre, le Christ, présent à travers ses diverses médiations. Soit : la communauté ecclésiale et l'agir rituel de cette communauté, sa liturgie donc. Celle-ci est un des lieux où naît et grandit la vie chrétienne. Lieu où Dieu livre sa Parole à l'homme, où l'Alliance avec l'homme se trouve scellée dans la fidélité. Certes la liturgie n'est pas l'unique lieu de vie chrétienne : la célébration n'est qu'un moment de notre existence et elle ne se comprend que par rapport à une vie concrètement engagée au service de la Parole, de l'Alliance. Cependant la liturgie est ce lieu festif, cette

rupture dans le quotidien qui donne sens au quotidien. Elle manifeste de manière symbolique et rituelle la profondeur de l'existence humaine — profondeur qui lui vient du mystère pascal. Elle me dit et me redit la Présence de Dieu au cœur de la vie quotidienne (la liturgie n'est pas un refuge mais un envoi) et aussi ce qui doit advenir en plénitude, quand l'Autre sera tout en tous, quand la communion des hommes avec Lui et entre eux sera parfaite. En ce dernier sens, comme la fête, la célébration liturgique est prophétique : elle révèle le présent de la vie, sa profondeur et son avenir.

3. La messe du dimanche comme prière ou les coordonnées de toute prière

- **ESPACE FESTIF**

- le dimanche comme rupture d'avec le quotidien,
comme espace libre pour soi-même, pour trouver les
autres et chercher Dieu — créer des relations vraies
- le dimanche comme Jour du Ressuscité
comme mémorial de la libération d'une servitude
mortelle
- le dimanche, lieu régulier du rassemblement chrétien (le fait de
se réunir de dimanche en dimanche constitue déjà
un rite)
- l'église de pierre, lieu festif

- **ACCOMPLISSEMENT MYSTÉRIQUE**

- la liturgie dominicale dans son ensemble
- le Christ, mystère fondamental
présent dans l'assemblée fraternelle
mystères dérivés : dans le prêtre qui la préside
 dans la Parole proclamée et commentée
 dans le pain et le vin eucharistiques
- les différentes séquences rituelles de la fête

On notera que pratiquement les éléments qui suivent peuvent tous se rapporter à l'une des parties de la prière, telles qu'Origène les définit.

« Je crois devoir en compter quatre que j'ai trouvées en divers endroits de l'Écriture, qu'il faut réunir ensemble pour une prière complète. Voici quelles sont ces parties :

Au commencement de la prière, il faut, autant qu'il est possible, rendre gloire à Dieu, par Jésus-Christ, dans l'Esprit-Saint ; ensuite le remercier pour tous ses bienfaits en général et en particulier. Après l'action de grâces, il me semble que l'on doit s'accuser à Dieu de ses péchés, avec un amer regret, lui demander la guérison de l'inclination qui nous entraîne au mal et le pardon de nos fautes passées. Puis, à mon avis, en quatrième lieu, il faut demander les biens grands et célestes, pour nous, nos parents, nos amis et pour tous les hommes. Enfin la prière doit se terminer par glorifier Dieu, par le Christ, dans le Saint-Esprit. »²

I. Ouverture

Chant d'entrée : l'assemblée loue le Dieu de Jésus-Christ.

Acte pénitentiel : reconnaître la sainteté de Dieu et se laisser sanctifier par elle ; faire de la place aux autres et à l'Autre.

Prière : elle collecte les demandes de tous.

II. Liturgie de la Parole

Faire silence ;

proclamer la Parole ;

accueillir, répondre la Parole ;

s'entretenir dans la Parole, l'actualiser (homélie) ;

méditer la Parole ;

rendre à Dieu sa Parole (par ex. sous forme de prière universelle).

² Origène (III^e siècle), *Traité de la Prière*, n^o 33 (trad. A. G. Hamman, DDB, 1977).

III. Liturgie eucharistique

La Prière eucharistique, modèle de prière.

Préface : louange + action de grâce, confession des merveilles divines pour l'homme.

Sanctus : acclamation de louange.

Puis : reprise de l'action de grâce.

Epiclèse : demande pour que l'Esprit intervienne
• sur le pain et le vin

Récit de l'Institution : mémorial de la vie de Jésus livrée en sacrifice.

Anamnèse : proclamation **rappelant** (mémoire actualisante et « eschatologisante ») le mystère pascal vécu dans le signe de la Cène.

Epiclèse :
• pour que l'Esprit nous approprie le Corps et le Sang du Christ, constitue l'assemblée en Corps du Seigneur.

Intercessions diverses.

Doxologie.

IV. Liturgie de communion

Notre Père : prière chrétienne par excellence.
(Beaucoup de chrétiens n'y voient qu'une série de demandes, alors qu'il s'y trouve des éléments de louange, de « bénédiction », une exomologèse et une doxologie.)

Rite de la communion : valences multiples (partage, incorporation, prophétie du Royaume...).

V. Envoi

Après avoir contemplé le Christ ressuscité, il s'agit d'en refléter le visage, de se laisser transformer concrètement par son Esprit, de vivre ce que nous avons prié. La prière ne nous dispense pas de l'engagement dans le monde ; au contraire, elle l'exige comme un test d'authenticité. Si le Christ est vraiment ressuscité, alors il faut travailler dès maintenant à libérer les hommes de ce qui les tient en servitude, de tout ce qui tue le sens de leur existence.

On peut le constater à travers ce panorama, la liturgie dominicale se révèle comme une vaste mise en œuvre communautaire et rituelle des éléments constitutifs de la prière [soit : louange, glorification, doxologie / action de grâce, « bénédiction » pour... / exomologèse, reconnaissance que nous sommes pécheurs / demande, intercessions]. Le chrétien, uni à ses frères (sans oublier ceux du ciel), s'ouvre à la Parole de l'Autre par un va-et-vient continu entre la louange, l'action de grâce, l'exomologèse et l'intercession. L'Esprit demeurant bien sûr l'artisan, le mystagogue de la prière — c'est-à-dire celui qui la fait parvenir, par le Christ, jusqu'au Père ; celui qui en garantit la vérité.

A cela, il faudrait ajouter toutes les attitudes non verbales de la liturgie, qui elles aussi sont mystériques : s'asseoir pour écouter, méditer ; se tenir debout pour accueillir la Parole, pour dire le respect, l'attention, notre disponibilité de ressuscités ; s'incliner pour adorer, s'agenouiller en signe de pénitence ; marcher ensemble comme Peuple de Dieu ; lever les mains ; regarder une flamme, une image, une fleur ; écouter une musique, etc., sans oublier de faire silence.

Toute vie humaine rencontre, un jour ou l'autre, **la tentation de l'immédiateté** — c'est-à-dire croire que notre existence se réduit à ce que nous en faisons et voyons immédiatement ; refuser, inconsciemment souvent, de se laisser travailler par une distance intérieure et, comme Narcisse, se contenter de sa propre image (mais Narcisse, à jamais penché sur lui-même, languit et meurt). Les vrais amants savent que, pour aimer, il

faut se mettre à distance de l'autre, sans quoi l'on risque de le réduire à un objet d'autosatisfaction. Beaucoup d'êtres traversent le monde en conquérants, peu réussissent à s'y comporter en hôtes. De même pour la prière. Si elle veut atteindre jusqu'à l'intimité avec Dieu, elle ne peut que s'instaurer dans **l'étrangeté**, dans un espace que nous avons qualifié de **festif**, de **mystérique** ou encore de **sacramentel** et qui obéit à des lois, à une structure rituelles. Or la liturgie nous semble être la réalisation paradigmatique de cet espace ; et c'est bien pourquoi elle est une école de prière. Dans la liturgie, en effet, notre prière, docile à la mystagogie de l'Esprit, est assurée de son accès au Dieu de Jésus-Christ, et non pas à quelque projection de nous-mêmes.

« Et il faut parler à l'Eternité en syllabes précieuses et claires même la nuit, quand son amour prend à la gorge comme l'assassin.

Sache aussi qu'il est excellent de s'en tenir au verbe ordonné, digne de granit pour les grandes eaux amères de ton amour ! Car il faut que prière soit jeûne avant d'être festin, et nudité du cœur avant d'être manteau de ciel bruissant de mondes. Un jour viendra peut-être où Dieu te permettra d'entrer brutalement, comme une hache, dans la chair de l'arbre, et de tomber follement, comme une pierre, dans la nuit de l'eau, et de te glisser en chantant, comme le feu, dans le cœur du métal. Ce jour-là tu sauras de quelle chair est fait le monde, et tu parleras librement à l'âme du monde de l'Arbre, de l'Eau et du Métal, et tu lui parleras avec la voix du vent et de la pluie et de la femme amoureuse !

O mon fils ! l'homme a crié bien des fois, non point prosterné, mais debout devant Dieu ! lui soufflant son amour en pleine face, comme un incendie de forêt ou de grande ville, et le Seigneur riait parce que les anges avaient peur. Tout cela peut bien venir un jour, quand le serpent, mon cher enfant, aura fait peau neuve. Mais il faut commencer par le commencement : tout est là. Mordre la pierre et aboyer : Seigneur, Seigneur, Seigneur ! c'est besogner en pleurant une femme sans cœur. Il faut laisser cela aux trahis qui soupirent une nuit, ou six mois, ou dix ans.

Ici la vie est longue.

Tu te garderas donc d'inventer des prières. Tu chanteras humblement avec le livre des pauvres d'esprit. Et tu attendras.

De la dernière étincelle nocturne de ta démente jaillira la première aurore ! Le cratère du cœur hurle et tonne et le noir vomissement déchire la nue puis retombe en famine grise sur le champ et la vigne. Et telle est la prière dévastatrice de la passion. Mais quand le cœur s'est endormi dans le baume des années, quand la chair est morte et quand le sang a blanchi et quand la moelle s'est desséchée, et quand l'amour passé et quand la douleur passée, quand l'amour et la douleur et la haine sont devenus fantômes où l'épée se noie comme dans l'eau et où la lèvre ne heurte plus que sa propre gerçure, comme dans la vapeur du verre, c'est alors que l'on parle à Dieu non plus de soi-même et de son misérable malheur, mais de l'homme, et de l'écume, et du sable, et du vent et de la pluie ! Sais-tu quel saint a dit : Voici mon frère le vent, voici ma sœur la pluie ?

O mon enfant ! Si tu savais quelles choses l'homme sait dire à Dieu quand la chair de l'homme se fait cri, cri de Dieu s'adorant soi-même ! »³

Jean-Claude Crivelli

³ O. V. DE L. MILOSZ, *Miguel Manara*.

Ce texte reprend en partie la causerie donnée, le 8 juin 1979, aux Animateurs de retraites et sessions pour jeunes.